

CHAPITRE IX.

LORD BOLINGBROKE.

Henri Saint-John, vicomte de Bolingbroke (1678-1751), est plus connu comme politique et ministre d'État que comme philosophe et déiste. Il fut néanmoins, au siècle dernier, l'un des propagateurs les plus néfastes de l'irrégion, par ses exemples, par ses écrits et plus encore par les idées qu'il inocula à Voltaire, devenu, sur plusieurs points, son trop fidèle disciple et comme le truchement de sa pensée. Les historiens anglais s'accordent aujourd'hui à reconnaître que lord Bolingbroke eut un caractère méprisable¹. Doué du talent de la parole et de l'intrigue, il parvint aux premières dignités de l'État sous la reine Anne, mais il mérita justement de les perdre², en recourant aux

¹ Voir R. Harrop, *Bolingbroke*, in-8°, Londres, 1884; M. Brosch, *Lord Bolingbroke und die Whigs*, in-8°, Francfort, 1883.

² Les paroles par lesquelles son père accueillit son élévation aux honneurs montrent l'idée qu'il avait de l'honnêteté et de la probité de son fils : « Ah! Harry, lui dit-il, j'avais toujours dit que vous seriez pendu, mais je vois maintenant que vous serez décapité. » Allibone, *Critical Dictionary of English literature*, t. 1, p. 215. En Angleterre, ceux qui subissent la peine capitale sont pendus, s'ils sont roturiers; ils ont la tête tranchée, s'ils sont lords. Si Henri Saint-John, devenu lord Bolingbroke, ne fut pas décapité en effet, il fut du moins condamné à l'être.

moyens les plus vils pour s'en assurer la possession ou pour les recouvrer, après en avoir été dépouillé. Justement obligé de fuir d'Angleterre pour cause de trahison, et réfugié au château de la Source, près d'Orléans, avec sa femme, la marquise de Villette, nièce de Madame de Maintenon, il eut Voltaire pour commensal. Plus tard, de retour dans sa patrie, il y accueillit encore l'écrivain sceptique, qui avait été forcé de quitter la France.

Bolingbroke n'est ni un savant ni un philosophe; c'est un homme du monde, sceptique, léger, railleur. Comme Shaftesbury, il appartient à la haute aristocratie anglaise; comme lui, il voulut faire la guerre à la religion et à l'Écriture à coups de traits d'esprit, mais, différant en cela de l'auteur des *Caractéristiques*, il n'avait aucune idée arrêtée et sérieuse et il lui était inférieur comme écrivain, quoiqu'il fût le premier orateur de son temps. Ceux-là même qui lui décernent le titre de grand prosateur dans ses écrits politiques et le placent à côté d'Addison, reconnaissent que son style est lâche, lourd, fatigant dans ses œuvres philosophiques. Il mériterait à peine d'être mentionné, sans l'influence qu'il exerça sur les incrédules de notre pays. Peu de temps après sa mort, on demandait en Angleterre : « Qui donc lit Bolingbroke? » On le lit aujourd'hui moins que jamais¹. Mais Voltaire, qui prétendait

¹ Voir *Encyclopædia Britannica*, 9^e édit., t. iv, 1876, p. 7. Mallet, chargé d'éditer les Œuvres de Bolingbroke après sa mort, croyait qu'elles seraient pour lui une fortune et refusa d'accepter trois mille livres sterling que lui en offrait un libraire. Il lui fallut plus de vingt ans pour rentrer dans ses frais. Ch. de Rémusat, *L'Angleterre*

que « personne n'a jamais écrit rien de plus fort¹, » tira de ses œuvres tout ce qu'elles contenaient contre les Écritures, et Voltaire fut beaucoup lu².

Les déistes antérieurs à Bolingbroke avaient, pour la plupart, respecté la religion naturelle, tout en attaquant la religion révélée. L'ancien ministre de la reine Anne ne respecte rien. Pour lui, comme pour Machiavel, la religion n'est qu'un *instrumentum regni*, un expédient politique pour gouverner les masses, dans lesquelles il ne voit qu'un être bestial. Il n'est pas athée, car il admet expressément l'existence de Dieu, mais ni la Providence ni les attributs de Dieu ni l'immortalité de l'âme ne lui semblent démontrés. La révélation n'existe pas et ne peut pas exister. « C'est un blasphème d'affirmer que les Écritures sont divinement inspirées³. » L'authenticité des livres mosaïques n'est nullement établie. Ce qu'ils racontent est incroyable. Les récits du Pentateuque rappellent ces romans de chevalerie qui faisaient les délices de don Quichotte et, à son avis, ceux qui les

au XVIII^e siècle, 1856, t. I, p. 430. Bolingbroke avait préparé soigneusement ses œuvres pour l'impression, mais pour en esquiver la responsabilité, il avait chargé Mallet de ne les publier qu'après sa mort, ce qui a fait dire à Johnson : « C'était un coquin et un poltron : un coquin pour avoir chargé une espingole contre la religion et la morale ; un poltron, car il n'a pas eu le courage de faire feu lui-même, et il a laissé une demi-couronne à un mendiant d'Écosais, pour lâcher la détente après sa mort. » *Ibid.*, p. 431.

¹ *Lettre sur les auteurs anglais*, *Œuvres*, 1853, t. VI, p. 564.

² Voltaire attribua même à Bolingbroke ce qu'il n'avait pas écrit, comme l'*Examen important de Milord Bolingbroke*, l'une des œuvres les plus impies du patriarche des incrédules.

³ Bolingbroke, *Works*, 5 in-f°, Londres, 1754, t. III, p. 299.

croient véridiques ne sont pas moins fous que le chevalier de la Triste Figure, car autant vaut citer l'archevêque Turpin que l'historien Moïse. Comment ajouter foi aux miracles que raconte l'Exode? S'ils avaient eu lieu réellement, ils auraient produit plus d'effet. La religion israélite s'appuyait comme tant d'autres sur des miracles fictifs et sur des traditions fausses. « Il y a des marques de l'origine humaine des Écritures où se trahissent clairement la fraude et l'imposture... Elles ne sont pas plus divines que les Écritures des Égyptiens. » Ceux qui essaient de justifier la Bible ont « aussi mauvais cœur que mauvaise tête ; ils auraient beau passer pour saints, ils sont presque des athées... Il y a des fautes si grossières et des mensonges si palpables presque à chaque page de l'Écriture, toute sa teneur est telle, qu'aucun homme qui admet l'existence d'un Être suprême parfait, ne peut croire que ce soit là sa parole... Le témoignage de Moïse ne peut donc pas être réputé historique⁴. » Cependant ce que Bolingbroke reproche surtout à l'auteur du Pentateuque, c'est l'idée qu'il se fait de Dieu :

Parmi les superstitions mosaïques, il y en a une qu'on ne peut reprocher ni aux Égyptiens ni à aucun autre peuple païen, et qui surpasse tout ce que ces derniers ont admis de plus extravagant... C'est celle par laquelle l'Être Suprême est représenté comme ayant pris un nom... par lequel il pourrait être distingué comme le Dieu tutélaire

⁴ *Works*, t. III, p. 280, 283, 306, 298, 308.

d'une famille d'abord et puis d'une nation particulière, à l'exclusion de presque toutes les autres¹.

Et généralisant ailleurs ces reproches, il dit en termes plus inconvenants encore :

L'Être éternel et infini est représenté dans les histoires juives et dans tout leur système religieux, comme un Dieu tutélaire local, qu'on porte dans une malle ou qui réside dans un temple... Les Juifs s'accoutumèrent ainsi à traiter familièrement l'Être Suprême et à s'imaginer qu'il se familiarisait avec eux; ils se figurèrent qu'il recevait leurs sacrifices, qu'il écoutait leurs prières, quelquefois au moins, aussi grossièrement que Lucien représente Jupiter... [Les Écritures] imputent à la divinité des choses qui seraient une honte pour l'humanité... Le système juif contenait de tels exemples de partialité dans l'amour et dans la haine, de colère furieuse, de vengeance impitoyable, dans une longue série de jugements arbitraires, qu'aucun autre peuple de la terre, celui-là excepté, ne les aurait pas attribués, je ne dirai point à Dieu, mais aux pires de ces monstres qui sont quelquefois supportés ou envoyés par Dieu, pour peu de temps, afin de punir les iniquités des hommes².

On voit que Bolingbroke apporte en faveur de sa thèse plus d'injures que de raisons. Il ne mérite donc pas d'être discuté. Le seul point qu'il soit à propos de relever dans ses attaques contre le Pentateuque, parce qu'il a trouvé un certain nombre d'adhérents, c'est que,

¹ *Works*, t. iv, p. 33-34; cf. t. iii, p. 304.

² *Works*, t. iv, p. 463; t. iii, p. 299; t. v, p. 515.

d'après lui, ce qu'il y a de bon et de vrai dans la religion judaïque, ce sont des dépouilles de l'Égypte. Il emprunte cette idée à Shaftesbury qu'il a souvent copié.

Que les Juifs aient admis l'unité de Dieu, c'est vrai; qu'Abraham ait pu apprendre ce dogme parmi les Égyptiens..., c'est vrai également; mais il ne suit nullement de là que lui ou ses descendants aient adoré le vrai Dieu¹.

La religion des Hébreux fut empruntée aux Égyptiens :

Quand Dieu se souvint de son alliance avec Abraham, — expression étrange mais très théologique, — les descendants d'Abraham avaient oublié leur Dieu et étaient devenus Égyptiens, c'est-à-dire adonnés aux superstitions égyptiennes. Dieu s'accommoda alors, comme de savants théologiens nous l'assurent, à la plupart de leurs préjugés superstitieux, et de fait beaucoup d'usages religieux des Israélites paraissent avoir été les mêmes que ceux des Égyptiens. Ainsi, quelques théologiens sont assez sincères pour avouer que les Juifs empruntèrent aux Égyptiens, tandis que le plus grand nombre soutiennent le contraire et veulent nous persuader que tout le monde païen a été éclairé par la lampe du Tabernacle².

Quant au Nouveau Testament et au Christianisme, Bolingbroke a exprimé sur ce sujet des opinions tout à fait contradictoires. Ses écrits posthumes sont à cet égard beaucoup plus violents et plus impies que les

¹ *Works*, t. iii, p. 298-299. Cf. p. 308; t. v, p. 195.

² Dans Lechler, *Geschichte des englischen Deismus*, p. 405.

écrits qu'il avait publiés avant sa mort. Il dit dans ses *Essais* :

Qu'il y ait beaucoup d'expressions ambiguës, beaucoup de paroles obscures dans les Évangiles, qu'il y ait beaucoup de dogmes que la raison n'aurait jamais enseignés et qu'elle est incapable de comprendre maintenant qu'ils sont enseignés, c'est là ce qu'on ne peut nier. Que dis-je? L'esprit humain a fait jusqu'ici et fera toujours en vain les plus grands efforts pour ramener l'économie du plan divin dans la mission du Christ et de la rédemption de l'homme à un système sans incohérences, intelligible, raisonnable, de doctrines et de faits... [Pour qui n'examine que superficiellement les choses, le Dieu du Nouveau Testament paraît plus acceptable que celui de l'Ancien. Et pourtant], somme toute, le caractère moral attribué à l'Être Suprême par la théologie chrétienne diffère peu de celui que lui attribue la théologie juive. La différence est plus apparente que réelle, et si l'une lui attribue des accès de colère violente et soudaine, l'autre lui attribue un esprit vindicatif qui se satisfait lentement et en silence¹.

C'est surtout à saint Paul que s'en prend Bolingbroke. Il le traite de dissimulé, comme l'avait fait Chubb. « Nous avons sa parole pour cela, dit-il, il s'en vante². » La doctrine de cet Apôtre n'était pas la même que celle de son prétendu maître :

L'Évangile du Christ est une chose, l'Évangile de saint Paul... en est une autre... Saint Paul était un paraphraseur

¹ *Works*, t. IV, p. 318; t. V, p. 532.

² Bolingbroke, *Essay the fourth*, § VII, *Works*, t. III, p. 307.

diffus, un commentateur cabalistique, au moins autant qu'aucun rabbin ancien ou moderne... Nous pouvons l'appeler le père de la théologie officielle... L'Évangile original était un système de foi et de pratiques simples, approprié à tous les temps et proportionné à toutes les intelligences. L'Évangile de saint Paul, si l'on peut dire qu'il est approprié autant que les autres à tous les temps, ne peut en tout cas être regardé comme proportionné à toutes les intelligences... Comment saint Paul a pu écrire d'une manière confuse et inintelligible, lui qui était illuminé par l'Esprit Saint afin d'éclairer les gentils et qui recevait tout ce qu'il enseignait par révélation immédiate, ce sera toujours un problème difficile à résoudre¹.

Bolingbroke a une telle aversion pour saint Paul qu'il va jusqu'à le compter parmi les fous, en compagnie de saint Augustin, de Malebranche et de l'évêque de Cloyne².

En résumé, d'après lui, le Nouveau Testament renferme deux évangiles différents, qui se contredisent l'un l'autre, celui du Christ et celui de saint Paul. Le Christianisme, dans sa simplicité native, tel qu'il fut enseigné par Jésus, est une institution bienfaisante, qu'on peut considérer comme une seconde promulgation de la loi naturelle ou plutôt de la théologie de Platon. La morale qu'il enseigne est pure, mais elle ne diffère pas de celle des philosophes de la Grèce; quelques-unes de ses prescriptions sont d'ailleurs en désaccord avec la loi naturelle. Quant à ses dogmes, plu-

¹ Bolingbroke, *Essay the fourth*, § VII, *Works*, t. III, p. 312, 327, 330.

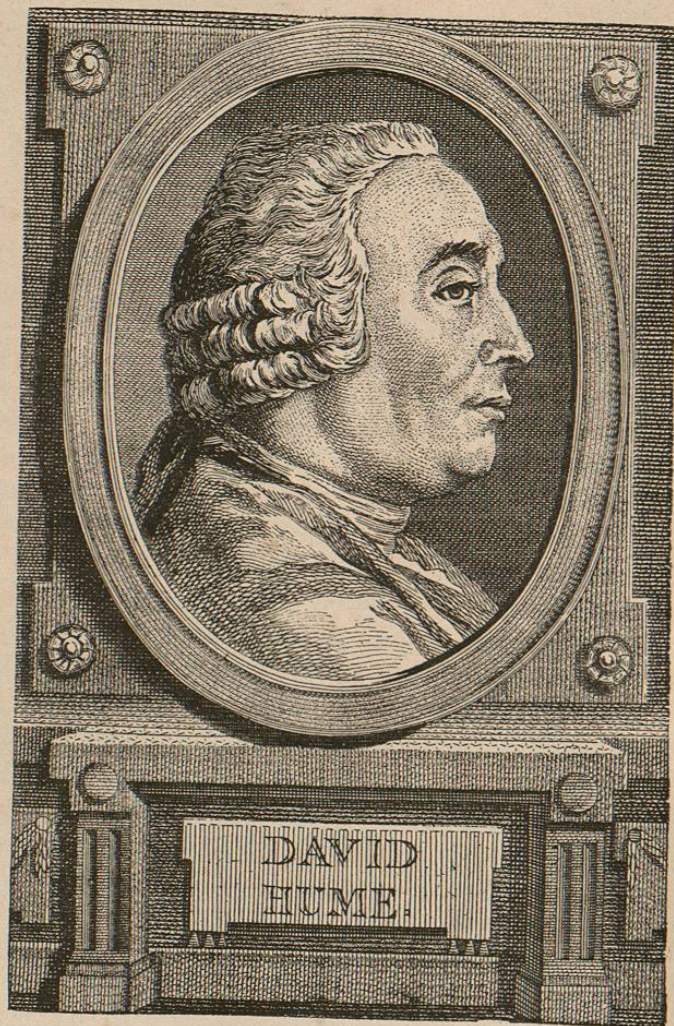
² Bolingbroke, *Essay the second*, § XII, *Works*, t. III, p. 172.

sieurs d'entre eux, tels que nous les lisons dans les Évangiles, comme la rédemption des hommes par la mort du Sauveur, la vie future avec ses récompenses et ses châtimens, sont absurdes et inconciliables avec les attributs de Dieu :

Le Dieu de l'Ancien Testament récompense et punit ici-bas d'une manière visible et signalée; il terrifie souvent par sa colère; il réforme quelquefois. Le Dieu du Nouveau fait ici-bas peu de différence entre ceux qu'il approuve et ceux qu'il désapprouve, si peu qu'il est accusé pour cela d'injustice; mais il est en attente pour punir les coupables, plus tard, en se vengeant sans pitié, par des tourmens éternels, lorsqu'il n'est plus temps de terrifier, parce qu'il n'est plus temps de réformer¹.

Bolingbroke, on le voit, n'était ni un critique ni un philosophe. Il fit une guerre de partisan dans sa patrie. Le plus grand mal qu'il produisit, ce fut de communiquer son esprit d'impiété à son ami Voltaire. Ses écrits ayant causé peu d'émotion dans la Grande Bretagne, on ne continua point les poursuites judiciaires qu'on avait commencées contre eux après la publication de Mallet. Leland les réfuta en détail, dans ses *Lettres sur les écrivains déistes*, au moment de leur apparition, mais il n'eut pas d'imitateurs; il était inutile de combattre un ennemi qui ne pouvait faire aucun mal.

¹ Bolingbroke, *Fragments*, § LXXV, *Works*, t. v, p. 532-533.



31. — David Hume.

CHAPITRE X.

HUME ET LE SCEPTICISME PHILOSOPHIQUE.

Le déisme anglais était condamné à mourir de la maladie du scepticisme. Bolingbroke, ce sceptique mondain, lui avait déjà imprimé la tache de son impopularité et de son manque complet de sérieux et de tenue; Hume devait lui porter le dernier coup en érigeant son incrédulité en système philosophique et en montrant ainsi à quel abîme conduisaient ces doctrines qui avaient trouvé des adeptes dans la Grande-Bretagne depuis près d'un siècle.

David Hume (1711-1776) a laissé un nom bien plus célèbre que les déistes dont nous avons jusqu'ici exposé les idées¹. C'est que, malgré ses graves erreurs philosophiques et religieuses, il fut non seulement un métaphysicien subtil, mais aussi un historien de valeur et un économiste remarquable. Il était né à Édimbourg, et descendait de la noble famille écossaise de Home

¹ Voir Figure 31 le portrait de Hume, dessiné par N. Cochin et gravé par A.-B. Duhamel, Frontispice des « *Pensées philosophiques, morales, critiques, littéraires et politiques*, par M. Hume. A Londres, et se trouve à Paris chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût ». In-12.